

Sans aller rechercher des situations aussi extraordinaires, l'ellipse du déictique se référant au locuteur ne semble pas perturber outre mesure la communication, car on voit bien qui parle:

"Toi, toi, lui, ..., nous leur en avons fait voir."

Une certaine attitude, un geste, peut passer:

"Lui, elle, ..., je vous ai vu au café en train de ..."

Il s'ensuit que la loi s'assouplit:

| | | | |
|-----------|-----------|------------------------|-------------------------------------|
| | $\bar{1}$ | $\bar{2}$ | $\bar{3}$ |
| $\bar{1}$ | $\bar{1}$ | $\bar{1}$ | |
| $\bar{2}$ | $\bar{1}$ | $\bar{2}$ ou $\bar{1}$ | $\bar{2}$ ou $\bar{3}$ |
| $\bar{3}$ | $\bar{1}$ | $\bar{2}$ ou $\bar{1}$ | $\bar{3}$ ou $\bar{2}$ ou $\bar{1}$ |

et semble s'accorder avec la théorie du "moi étendu" de Benveniste selon laquelle "nous" n'est pas le pluriel de "moi", ce n'est pas "moi plus moi plus moi...", c'est en fait "moi plus d'autres". Par extension, "vous" ne serait pas seulement "toi plus toi plus toi...", mais aussi "toi plus toi plus... d'autres".

La formule même, attribuée à Guitry, "moi et moi, nous nous admirons mutuellement" doit être interprétée comme une prise de distance d'un "moi" par rapport à l'autre "moi". "Moi" n'est plus tout à fait un déictique pur, c'est presque un nom propre que Guitry donne à un autre que lui-même, et il joue sur l'amphibologie qui déroute son auditeur présumé. "Moi" doit être écrit avec une majuscule dans l'esprit de Guitry, cela va de soi.

De même, lorsque le roi de France dit "moi et nous, nous..." psychologiquement, les divers "moi" et "nous" n'ont pas le même statut tout comme dans les cas de dédoublement de personnes mentionné, où, d'ailleurs, les multiples "moi" étaient des personnes socialement (mais non physiquement) différentes, portant des prénoms différents, ayant des caractères différents, et s'ignorant parfois les unes les autres.

Cependant, comme nous l'avons dit, nous nous placions volontairement au niveau des manifestations physiques de la parole, ce qui nous permettait de constater l'existence d'une loi simple de composition de signifiants, sans lacune.

Dans quelle mesure un déictique joue-t-il le rôle d'un nom propre? Sans doute, dans une certaine perspective simplifiante, on identifie systématiquement embrayeurs personnels et noms propres, une vue plus nuancée incite à les séparer, quitte à superposer les deux fonctions dans des contextes-situations qui semblent l'exiger.

Une troisième fonction vient s'allier aux deux précédentes, c'est celle qui correspond à l'emploi autonome, ou assimilable.

L'exemple attesté, indiqué en exergue, participe de cette ambivalence. Au moment où l'on commence à émettre l'énoncé "toi et moi", ce sont effectivement des déictiques qui désignent bien le locuteur et l'allocutaire. Seulement en cours de route, ils deviennent des variables capables de représenter n'importe quelles personnes qui s'entretiennent comme le couple initial. Ce ne sont même plus des noms propres, mais des noms communs pour désigner deux individus -de plus en plus quelconques- mais qui connotativement rappellent le procès qui se déroule en ce moment entre les deux interlocuteurs. Ils jouent un peu le même rôle que le "moi" dans le célèbre "le moi est haïssable" où "moi" ne désigne pas nécessairement Pascal.

Il existe des emplois autonomes certains, tel "moi" commence par moi "moi est un pronom personnel qui se réfère à la personne du locuteur", bien que, un certain sémantisme y montre le bout de l'oreille. Il nous paraît qu'il est des cas intermédiaires où c'est le meilleur argumentateur qui impose son point de vue, jusqu'à ce qu'un argumentateur encore meilleur soutienne avec succès le contraire.

Nous ne voulons pas être péremptoire, car notre sentiment est qu'une semblable analyse nous entraîne dans des domaines de la sémantique et de la connotation à peine défrichés. Nous désirons seulement ne pas laisser le lecteur sur l'impression d'une analyse un peu fruste.

Si nous vous parler en physiciens, nous dirons qu'il existe un phénomène de composition de certains fragments de discours, que c'est pour une part la possibilité d'une formulation mathématique simple (explicite, comme chez nous; implicite, comme chez les linguistes classiques) qui justifie l'existence de la loi. Si la formulation n'en eût point été simple, l'existence de la loi ne se serait pas imposée comme telle. Dans le discours il existe, sans nul doute, un grand nombre de séquences possibles ou interdites, sans qu'on songe un seul instant à leur attacher un statut de paradigme général:

Simplicité fait loi

Comme dans d'autres domaines, on peut mettre en évidence un noyau de faits relativement cohérent, tous n'admettent pas la même plausibilité, on interpole de façon à éviter les lacunes discraces. Les cas ainsi ajoutés ne relèvent pas de la même plausibilité que les précédents. C'est parce qu'on accepte le système que l'on accepte certains loups blancs.

Les physiciens parlent d'approximation. Nous ferons comme eux. Aux aléas difficilement prévisibles près, la loi est vraie, jusqu'à ce qu'on découvre une approximation meilleure. (cf. Karat, § 22321).

1.9 Une langue, pourquoi faire?

Si l'on admet que la fonction, la finalité, la raison d'être de la langue, du diasystème est de rendre compte de la parole, de l'expliquer dans une certaine mesure, de justifier la possibilité du flux parolier, ce dernier étant considéré comme une donnée observable, susceptible d'être notée, soumissible à une description par lois, causes et théories, alors il est remarquable que l'on puisse établir un certain nombre de régularités indépendantes du contenu, de ce que l'on a à dire, à exprimer, d'une part; et des conditions dans lesquelles le flux parolier s'écoule de la situation d'énonciation d'autre part; *cela avec une approximation tolérable. Une semblable constatation est pour le moins aussi étonnante que celle, en physique, de pouvoir établir des lois sans prendre en compte l'Univers tout entier, dans lequel se déroule le phénomène, sur lequel le physicien porte son attention.

La métaphore mathématique en serait quelque chose comme: soit une fonction d'une suite infinie de variables

$$L = \psi(x_1, x_2, x_3, \dots, x_i, x_{i+1}, x_{i+k}, \dots)$$

à partir d'un certain rang i , les dérivées partielles sont inférieures à un nombre $\epsilon(i)$ aussi petit que l'on veut, indépendant des valeurs prises par les variables de rang supérieur à i .

C'est cela le saussurianisme

Plus précisément, le saussurianisme consiste à assimiler $\xi(i)$ à zéro, comme le ferait raisonnablement tout physicien, et comme ne le feraient pas ceux pour qui cet $\xi(i)$ est, sentimentalement, aussi cher que l'agnelet égaré que le bon pasteur ramène, comme il est dit dans la parabole.

Une telle propriété de la fonction Ψ est remarquable, c'est le moins qu'on puisse dire, et le fait de l'avoir remarquée est la marque d'un grand génie.

Il est remarquable, mais à un degré moindre peut-être que certaines régularités puissent s'exprimer à l'aide d'un formalisme algébrique simple.

[...]

Pour ce qui est du second miracle, de la formulation simple, des observateurs méthodiques nous feront remarquer que "moi et moi" ne fait pas "nous" comme le ferait "moi et toi" ou "moi et lui". Que pour justifier le premier nous avons fait appel à des situations quelque peu "marginales", alors que le second ne pose aucun problème. En utilisant des méthodes "quantitatives", ils tenteront de pondérer le degré de "normalité", de "vraisemblance", de "plausibilité" de je ne sais quoi encore, en fonction des contextes. Bref, la loi perdra sa forme algébrique simple. De telles recherches ne sont *certaines pratiques, comme les télécommunications. Le linguiste, tout comme son collègue physicien se doit de répondre aux éventuels clients qui lui demandent une information précise sur le fonctionnement du discours. Il n'est pas exclu que l'observation attentive et scrupuleuse d'une masse importante de données fasse mettre le doigt sur des faits non remarqués jusque là. Mais cela ne va pas de soi. Il faut y ajouter un "zeste de génie".

Ainsi, résumerons-nous la situation, le second miracle est corrompu, la fonction Ψ n'admet pas une formulation simple, si l'on reste sur terre. Il faut chercher cette belle simplicité dans le paradis linguistique, dans la "sistema" et ne pas trop se compromettre avec la diabolique "halba". C'est ce que nous avons tenté de faire.

Le premier miracle doit également subir une "décanonisation". Le jeu d'échecs, si l'on veut être réaliste, ne peut s'abstraire, mettons de la psychologie des joueurs, laquelle est tributaire d'une foule d'impedimenta. Une digestion lourde, une chaleur excessive, le nombre d'heures de sommeil, la couleur chatoyante des figures du jeu, le visage morose ou rigolard du partenaire, bref une indéfinitude d'impondérables peuvent influencer sur la marche effective du jeu. On ne peut pas, on ne doit pas tenir compte de tous les facteurs. Quel est le x_i qui justifiera une halte épistémologique, jusqu'au prochain départ? Avec Saussure le chercheur a tenté de dresser la carte d'une linguistique a-situationnelle. Benveniste "en veut plus". Mais là s'arrête le saussurianisme.

Résumons-nous. Tout chercheur réaliste tente de limiter le nombre des paramètres qui interviennent dans sa recherche. Vouloir faire dépendre tout de tout est une démarche véridique mais stérile. Saussure a eu le mérite de se limiter à un nombre minimum, qui donnait prise néanmoins à une certaine "systécité". Cette frontière méthodologique conservera son intérêt épistémologique, alors qu'on en aura découvert une autre plus large, voire plusieurs autres.

C'est ce que nous avons essayé d'établir par la technique argumentative des microsystèmes.

* certainement pas inutiles au regard de...

ANALYSE DU DISCOURS ARGUMENTATIF
QUELQUES OPÉRATIONS

par Marie-Jeanne BOREL, Neuchâtel

PREAMBULE

Les opérations dont il va être question et le cadre théorique dans lequel elles se situent résultent de recherches conduites au Centre de Recherches sémiologiques grâce à l'appui du FNRS. Il est donc impossible d'en attribuer la paternité à tel collaborateur plutôt qu'à tel autre. J'en avais d'ailleurs fait une présentation orale au cours du Colloque et Denis Miéville s'en sert dans son texte. En revanche, la présentation écrite qui suit et les réflexions qu'elle comporte sont originales et doivent être mises au crédit de son auteur.

Je voudrais ajouter encore que nous sommes parfaitement conscients qu'il s'agit de la description d'un état de nos travaux et que nombre de nos assertions posent de multiples questions. Mais donner à nos lecteurs -et à nous-mêmes- l'occasion de les soulever me paraît une heureuse façon de faire progresser la recherche. L'aspect provisoire de notre connaissance du sujet explique aussi pourquoi, contrairement à une certaine coutume, ce texte s'achève sans un paragraphe de conclusions.

Jean-Blaise GRIZE

1. ARGUMENTATION ET SCHEMATISATION

Aristote disait de la rhétorique et de la dialectique qu'elles "portent sur des questions qui sont, à certains égards, de la compétence commune à tous les hommes... Tous se mêlent jusqu'à un certain point de questionner sur une thèse et de la soutenir, de se défendre et d'accuser" (Rhétorique I, 1134a, 1-3). Et l'objet de ces pratiques est l'opinion commune, "vraisemblable".

Dans le "discours pratique" -l'argumentation- l'action construit une cohérence qui satisfait l'objectif qu'elle anticipe. En intervenant sur des agents pour former ou modifier des opinions, induire des conduites, engendrer des savoirs, en circonscrivant des situations pour leur conférer intelligibilité et valeur (leur donner du sens), l'argumentation est l'expression d'une activité à la fois vécue et projetée, toujours dépendante des situations sociales dans lesquelles un "sujet"

s'affirme dans ses relations aux autres. Offerte à l'adhésion, elle n'assure sa validité qu'en s'adressant à des agents. Ce faisant, elle a à concilier faits et valeurs en désignant des fins; elle a à ramener la diversité, la pluralité, les oppositions des situations présentes à une certaine cohérence; elle a à donner l'image d'une communauté, tout en masquant sa partialité ou sa nécessaire relativité.

Il faut donc concevoir l'argumentation comme un discours dont la force persuasive ne repose pas seulement sur des "raisons", mais tout autant -et peut-être plus- sur les images qu'elle donne à voir. Certes, en argumentant on raisonne, mais les procédures d'inférence qui partent d'organisations sémantiques sont, dans leur forme même, liées fonctionnellement au but d'agir sur un auditoire. Ainsi, par exemple, le caractère "incomplet" d'un argument, qui joue toujours sur l'implicite, n'est pas un critère de "mal-formation", mais, comme Aristote le disait déjà dans les Topiques, une condition de bon fonctionnement de l'argumentation.

On communique donc aussi dans l'argumentation. Mais le langage fait plus qu'exprimer l'ordre interne d'un "monde"; il ne se limite pas non plus à coder une information en vue de sa transmission, comme un instrument qui laisserait l'énoncé à l'extérieur de l'acte de communication. Le langage, on le sait, a le pouvoir d'étendre considérablement la portée de l'action et de la pensée. Il est ce qui permet d'effectuer et de représenter la mise à distance, la coordination de perspectives sur le monde, la discrimination de l'actuel et de l'inactuel, la dénégation de positions concurrentes ou leur filtrage, leur morcellement, leur réarticulation, mais aussi leur "oubli".

De ce point de vue un discours est un dispositif cognitif, un processus interprétatif qui analyse un fragment de réel mais qui, ce faisant, fournit des indices de la manière dont il opère, qui valent pour ceux que les reconnaissent. Objectivant, il désigne les propriétés d'une situation qui sont susceptibles d'être retenues, fixées, critiquées; systématisant, il délimite des liaisons logiques, causales, des compatibilités; personnalisant, il fournit des modèles d'action.

Dans la perspective d'un "modèle du locuteur", nous posons qu'un discours argumentatif, tenu par un locuteur A propose à un auditeur B déterminé, une schématisation d'un fragment de réalité, un "micro-univers" construit de telle sorte que, en sa présence, B réagisse conformément

ment à l'objectif anticipé par le discours de A. Une schématisation est un "objet", le produit d'une activité. On peut donc viser une analyse de sa structure interne. Mais c'est aussi une genèse qu'on peut envisager dans sa dynamique ou son devenir comme "travail sur du sens", comme production.

L'argumentation est un "donné". La notion de schématisation est une construction par le biais de laquelle nous tentons de saisir certains aspects de ce donné. Cette notion est plus générale que celle d'argumentation: tout discours n'est pas argumentatif (un récit, une consigne technique, un programme d'action). Mais tout discours schématise.

Comparons à ce propos le discours argumentatif et le discours démonstratif. La comparaison n'est pas gratuite. Elle souligne d'abord la nécessité qu'il y a à considérer différents types de schématisations selon leurs objectifs, mais aussi selon les démarches qu'elles mettent en jeu, démarches qui ne sont pas indépendantes de ces objectifs. Le discours démonstratif apparaîtrait alors comme un cas limite de schématisation. D'autre part, la schématisation est comparée avec des démarches qui sont bien connues dans leurs objectifs et leurs stratégies, à savoir celles qui font l'objet de la logique de la démonstration ("logique formelle").

De manière très schématique on a:

| Discours argumentatif | Discours démonstratif |
|--|---|
| . <u>A</u> vise l'efficacité (vrai <u>pour...</u>) | . <u>A</u> vise la vérité (vrai <u>de...</u>) |
| . <u>A</u> fait un pari sur la nature d'un <u>B</u> | . <u>A</u> s'appuie sur la raison qu'il partage avec tout <u>B</u> |
| . Le discours est pratique et particulier | . Le discours est théorique et général |
| . La logique du discours est avant tout une logique de l' <u>objet</u> | . La logique du discours est avant tout une logique de l'opération ou du <u>concept</u> |

La "vérité" argumentative, c'est-à-dire la vraisemblance du discours pratique ne peut être comprise sans référence à un double mouvement. 1. Le processus schématisant -assimilation symbolique du réel -filtre les significations qu'il reçoit et en produit d'autres, différenciant son rapport

à une situation qu'il peut désigner et décrire; ce faisant il élabore des objets (des représentations de "choses") et des relations entre eux, orienté vers une "extériorité" qu'il objective. 2. Mais en même temps, tendant vers une analyse de ce qui meut l'action elle-même (des représentations d'"opérations"), il s'oriente vers une "intériorité" qu'il cherche à expliciter et à manifester comme l'origine d'une activité d'appropriation. Un "sujet" se construit corrélativement à la construction des "objets". Le micro-monde produit se présente alors comme modèle d'une situation qui intéresse l'action et, par là, concerne l'interlocuteur, parce qu'avec un modèle de "choses" est fourni un modèle d'actions. Le "vrai" ne peut être reçu comme "vrai-de" que s'il est d'abord construit comme "vrai pour", c'est-à-dire signifiant en fonction d'une orientation et d'un schématisme de l'activité vers un objectif anticipé, dans lequel s'"implique" la source de l'activité.

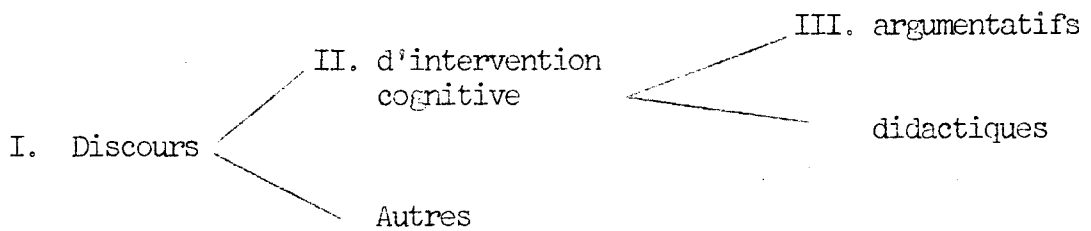
Toutefois, le "vrai de" du discours théorique n'est-il qu'une propriété des choses que l'activité théorique se limite à "assumer"? Faire de ce discours un cas limite de l'activité schématisante c'est, au contraire, voir qu'en visant le vrai ("vrai de"), il s'appuie en fait sur un projet de rationalité dans lequel les perspectives ou les investissements subjectifs non seulement se contrôlent mais tentent même de se neutraliser en se transformant en méthode.

2. NIVEAUX D'ANALYSE

Notre projet global est de saisir quelques aspects de la "logique" de la schématisation ("logique naturelle"). C'est dire d'emblée que le texte en lui-même n'est pas notre objet. Il n'est pour nous qu'un "prétexte", c'est-à-dire une occasion de tester une hypothèse sur ce que construit l'activité schématisante, en y dégageant des phénomènes de discours -que peut manifester un mot, une phrase, un paragraphe, ou toute autre unité-. A fortiori notre propos n'est pas l'analyse d'un texte, de "son" sens: un texte donne à voir du schématisme. De plus notre visée théorique ne se veut ni normative au sens d'un contrôle de procédures d'interprétation, ni analytique au sens d'une compilation de résultats fournis par l'application d'une "grille" universelle d'analyse.

Une typologie intuitive de textes nous sert de point de dé-

part heuristique. Ceux-ci ne forment pas un "corpus" au sens des linguistes, mais un simple matériau, dont le contenu s'est d'ailleurs précisé en fonction de ce que nous travaillons.



La catégorie I. est la plus générale: là où "ça parle"...

La catégorie II. est plus spécifique. Il s'agit de discours qui ont pour objectif, intuitivement saisissable, de modifier l'état d'une connaissance par l'intermédiaire d'une schématisation.

En III. nous distinguons globalement les discours qui ont une action pour thème (argumentation) des discours qui auraient plutôt un savoir pour thème (didactique), avec tout ce que cette distinction peut avoir de relatif. Il est évident que le discours démonstratif en tant que formalisé -exposé dans une langue "non naturelle"- n'entre pas dans notre schéma. Dans ce schéma entrent au contraire des discours qui manifestent le cheminement heuristique et polémique par lequel s'élabore ou se transmet une connaissance plus ou moins spécialisée, des discours en sciences humaines par exemple.

A partir de cette typologie, nous concevons plusieurs niveaux de travail:

Niveau 1: celui des opérations logico-discursives qui permettent d'engendrer toute schématisation. Ces opérations sont dites "logiques" parce qu'elles sont des opérations de pensée, et "discursives" parce qu'il s'agit d'une pensée verbale.

Niveau 2: celui de procédures de raisonnements particuliers, telles que la mise en contradiction ou son dépassement, l'analogie, l'exemplification, l'explication, l'inférence, etc.

Niveau 3: celui des procédures d'argumentation même, dont les "figures" de la polémique.

Il y a quelque arbitraire à distinguer ces trois niveaux. De fait, notre travail d'analyse ne cesse d'opérer un va-et-vient entre eux. Car c'est, à notre avis, seulement grâce à une comparaison entre des procédures variées de schématisation qu'on peut espérer concevoir, peu à peu, quel degré de généralité est suffisant pour définir des opérations de la schématisation en tant que telle. Considérer des activités

schématisantes différenciées dans le milieu du "langage ordinaire" est donc une condition nécessaire à l'approche théorique des phénomènes de discours. Nous admettons que la schématisation comme "logique-procès" opère sur des réalités qui ne sont pas quelconques à la différence de la "logique-état" de la démonstration. Il s'agira alors de définir les opérations les plus générales possibles qui permettent de travailler sur du "non quelconque", quel qu'il soit. Ce paradoxe apparent signifie que le niveau de généralité visé en 1 ne peut être celui de la logique formelle, et ne veut être celui d'une sémantique universelle. Car si l'activité schématisante requiert pour s'exercer des conditions minimales -donc générales- elle se développe néanmoins selon des procédures qui, elles, varieront selon les objectifs de l'action discursive, les domaines où celle-ci intervient et les circonstances qui la suscitent.

L'angle d'attaque qui est le nôtre ne préjuge donc en rien d'un "droit" généralisé à l'herméneutique dont s'investirait un sémiologue omniscient. L'analyste doit pouvoir se déplacer dans la continuation du mouvement pratique même qui en fait un interprète, et cela dès les niveaux les plus "naïfs" de son existence dans le langage. Le déplacement reste, certes, en partie fictif (il est pourtant possible d'analyser le discours d'un enfant de deux ans, et d'autant mieux qu'on "parle" avec lui); l'important, pour l'analyste, est de chercher à savoir ce qu'il fait et de décrire comment il procède. Avec cet aléa -entre l'ambition du projet et la complexité de la chose- de ne pouvoir encore substituer au doute et à la critique une falsification effective.

3. QUELQUES OPERATIONS

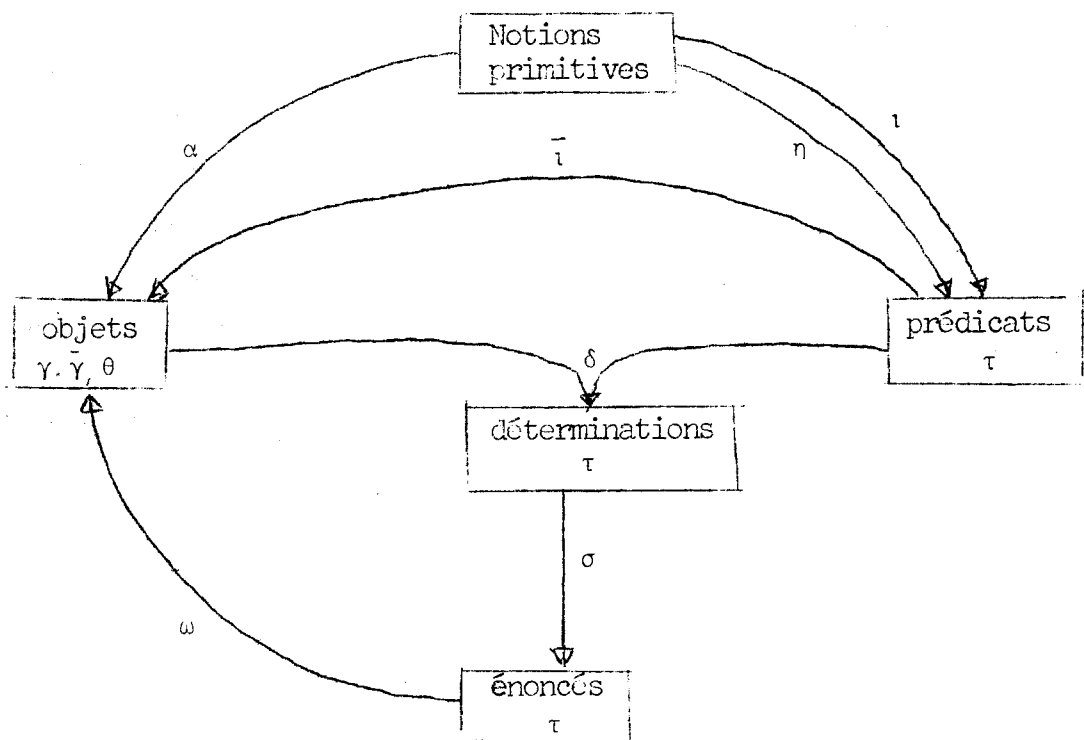
C'est au niveau 1, celui des conditions minimales de la schématisation que nous situons les remarquent qui suivent. (*)

Il s'agit de donner, à partir d'un ensemble de familles d'opérations, un contenu aux cinq notions que nous énumérons ci-dessous.

(*) Dans le présent Cahier, l'étude de Denis Miéville concerne le niveau 2, et notre présentation de quelques opérations lui servira d'introduction. La discussion dont nous ne présentons qu'un squelette indicatif est développée dans un ouvrage du Centre de Recherches sémiologiques, à paraître cette année sous le titre: Discours et Argumentation. Matériaux pour une logique naturelle.

1. Notions primitives. Elles représentent ce qui sert de point de départ à une construction discursive, et elles appartiennent au "préconstruit" du discours.
2. Objets. Il s'agit de ce qui est construit comme "objet de discours" à partir des notions primitives, Ces objets forment des classes non-ensemblistes.
3. Prédicats. Egalement construits à partir des notions primitives, ils forment également des classes non-ensemblistes et sont une condition nécessaire à l'existence d'une logique.
4. Déterminations. Il s'agit de "contenus de jugement" (Frege), c'est-à-dire d'une information structurée dans laquelle l'objet est rapporté à autre chose que lui.
5. Énoncés. Il s'agit du produit de la prise en charge d'une détermination par une instance énonciative.

L'ensemble des familles d'opérations que nous considérons dans l'état actuel de notre travail se distribue dans le schéma suivant:



Remarque pour la lecture de ce schéma :

La réalité du discours, c'est l'énoncé historique, singulier, concret. Dans l'ordre "des choses", le schéma se lit donc de bas en haut. Dans cet ordre, chaque notion supérieure à l'énoncé est donc le produit d'une abstraction par rapport à ce qui la précède. Dans l'ordre logique de

l'exposé, le schéma se lit de haut en bas, de façon à procéder du plus "simple" au plus "complexe". Mais il ne s'agit pas d'un schéma d'engendrement de l'énoncé à partir d'éléments qui existeraient en dehors de lui, car dans notre perspective qui ne vise pas une analyse combinatoire des constituants de la phrase, mais une analyse de l'opération de discours, nous postulons qu'il n'y a "détermination" que parce que, d'abord, il y a "énoncé", qu'il n'y a distinction entre "objets" et "prédicat" que parce qu'il y a détermination, et qu'enfin, il n'y a "préconstruit" que parce qu'il y a des objets et des prédicats de discours.

A. Opérations liées aux objets

Il s'agit de rendre compte de deux groupes de faits. Ces faits sont liés à l'idée même de schématisation et apparaissent avec évidence à l'observation. Ils renvoient, de plus, d'une part au problème du "sens des noms" et d'autre part à celui de la nature de ces "objets" que l'activité verbale constitue et manipule et qui, de nature représentative et symbolique, sont "présents en discours" tout en étant absents comme référés. Ces faits sont les suivants: 1) Par le moyen des noms et grâce à leur fonction de repérage, le discours est mis en rapport avec un "extérieur". 2) Par le moyen des noms et des ensembles qu'ils forment dans le discours, l'univers symbolique inscrit par le nom se déploie en s'organisant de manière interne, en un monde figuré. Les objets de discours sont récurrents, mais avec des transformations; d'autre part, des éléments de discours sont également transformés en objet dans le discours lui-même. Nous considérons donc deux types d'opérations.

1) Opération d'ancrage

Soit $\alpha(X) \rightarrow \{x_1\}$

Exemple: "La viande crue rend les animaux féroces": $\alpha(X) \rightarrow \{\text{la viande crue}\}$

L'écriture se lit: α engendre une classe-objet $\{x_1\}$ à partir de l'indéterminé X . Elle s'interprète: l'opération α "ancrage" l'objet x_1 dans le préconstruit X ou: x_1 est un "objet du discours".

L'usage d'un nom donné x_1 introduit dans le discours un objet "décroché", différencié par rapport à l'immédiateté des situations perceptives, matérielles. Il est trivial de remarquer que ce n'est pas de la viande crue, mais une représentation qui apparaît dans le discours.

Il s'agit en fait d'un ensemble de représentations. X représente le fait

que l'usage d'un nom entraîne avec lui tout un faisceau complexe de notions - images-souvenirs-projections-désirs et dégoût, un "préconstruit" à quoi le nom réfère. Par ailleurs, la notation de classe $\{x_1\}$ représente le fait que l'usage du nom ouvre aussi tout un ensemble d'autres désignations possibles de la même "chose", ensemble que le discours se chargera de remplir, mais sans fournir de critère d'appartenance strict, ni imposer un paradigme unique (nous essayons de traiter de ces ensembles avec les concepts méréologiques).

2) Opérations d'enrichissement des classes-objet

a) Soit $\gamma\{x_1\} \longrightarrow \{x_2\}$

Exemple: "La viande crue rend les animaux féroces, mais le steak-frites est la nourriture favorite des Français".

$\alpha(X) \longrightarrow \{\text{la viande crue}\}$

$\gamma\{\text{la viande crue}\} \longrightarrow \{\text{la viande crue, le steak-frites}\}$

b) Soit $\bar{\gamma}\{x_1\} \longrightarrow \{x_3\}$

Exemple: "La viande crue rend les animaux féroces, mais la nourriture leur est nécessaire".

$\alpha(X) \longrightarrow \{\text{la viande crue}\}$

$\bar{\gamma}\{\text{la viande crue}\} \longrightarrow \{\text{la viande crue, la nourriture}\}$

γ enrichit une classe-objet en y introduisant un ingrédient ou un agglomérat. $\bar{\gamma}$ est une opération inverse de la précédente.

c) Soit $\theta\{x_1\} \longrightarrow \{x_4\}$

Exemple: "La viande crue, qui est écoeurante, donne des forces"

$\theta\{\text{la viande crue}\} \longrightarrow \{\text{la viande crue, la viande crue écoeurante}\}$

Cette opération introduit un objet qui n'est ni seulement "ancré" (α), ni seulement une récurrence transformée d'un objet ancré ($\gamma, \bar{\gamma}$). Nous dirons qu'il s'agit d'une "spécification". La référence s'opère ici vers un préconstruit d'un autre type que pour l'ancrage; ce préconstruit est de nature prédicative (une détermination). Par θ s'introduit déjà une relation inter-discursive.

Les deux opérations suivantes décrivent deux types de récurrence différentes de celles que nous venons de voir. Ici, un nom reproduit un élément de contexte, sa fonction dans le discours n'est pas la même que celle qui relève des opérations $\alpha, \gamma, \bar{\gamma}, \theta$. Ces opérations ont donc des arguments

dont la construction dépend d'autres opérations que celles que nous avons déjà vues.

d) $\omega\{\text{énoncé}\} \longrightarrow \{x_5\}$

Exemple: Plus les animaux mangent de viande crue, plus ils deviennent féroces. Cette constatation...
Cette affirmation...
Un tel effet...

e) $\bar{1}\{\text{prédicat}\} \longrightarrow \{x_6\}$

Exemples: (1) "Plus les animaux sont féroces, moins ils ont de cerveau. Ce vicère..."

(2) "J'ai beaucoup rêvé de vous. Une image m'a particulièrement plu..."

Mais $\bar{1}$ est l'inverse d'une opération $\underline{1}$ qui est liée à l'analyse du prédicat comme nous allons le voir. L'exemple 1) pose le problème de la délimitation du prédicat.

B. Opérations liées aux prédicats

Un des ressorts de notre analyse des objets est la prise en considération de la forme fonctionnelle de la prédication; du point de vue de la communication, elle revient à la distinction entre le "thème" et le "propos". Est au moins "objet de discours" au sens défini sous A. tout ce qui entre en place de thème dans la structure prédicative (*). Il s'agit donc de donner au prédicat un traitement qui soit compatible avec ce principe. En d'autres termes, un nom n'inscrit pas un objet de la même façon s'il est en position de thème, ou s'il apparaît comme partie du propos, ou du "prédicat" au sens large.

Du point de vue cognitif, cette asymétrie signifie qu'un objet de discours ne s'oppose pas à autre chose que lui; donc, dans l'acte de nommer et malgré l'élément descriptif engagé par le nom, l'objet inscrit dans le discours ne fait pas repérer l'existence de la procédure de description. Il en va tout autrement pour le prédicat; celui-ci peut être nié, ou dénié; il peut être composé. Le prédicat suppose donc la possibilité de mettre l'objet en rapport avec d'autres objets, par le biais de

(3) Nous laissons de côté ici la délicate reconnaissance des thèmes comme un problème à résoudre.

catégories d'objets, hiérarchisables et opposables.

Une conséquence immédiate de cette asymétrie est l'insuffisance des classifications de prédicats selon le modèle des "cas" ou selon l'analyse fonctionnelle logique et sa sémantique ensembliste. La raison en est l'extériorité réciproque dans laquelle restent termes et relations dans les deux modèles. Or il est évident, d'une part, que le discours peut procéder aussi bien en partant de la reconnaissance des propriétés de la relation vers celle de la nature de ses termes-arguments, que de manière inverse. D'autre part l'analyse logique, en ramenant l'information à une structure conceptuelle, vide la fonction thème de toute teneur informative (ex.: "la baleine est un mammifère" se récrit: "De tout x quelconque, s'il est baleine alors il est mammifère"). Autrement dit, l'expression désignative est toujours seconde par rapport à l'expression prédicative. Le but cherché est un réglage des expressions désignatives, de façon que le discours ne puisse référer à autre chose qu'à ce qu'il a explicitement construit. Or il est également évident que le discours naturel fonctionne autrement.

Enfin, il convient de se donner des moyens, même minimaux, pour rendre compte de cette diversité des liaisons prédicatives dont Aristote avait déjà montré l'existence. Un aspect de ce phénomène est que la limite du prédicat, en tant qu'unité découppable, n'est pas donnée une fois pour toutes hors du discours. Elle varie dans le discours, et avec elle, le nombre et la nature des arguments du prédicat. Dans le fil du discours, les reprises thématiques (anaphores, nominalisations) sont un repère indiquant quelle limite le discours assigne au prédicat, et quels "objets" il y détache.

Les opérations liées au prédicat prendront en conséquence la forme suivante:

- a) $\eta(X) \longrightarrow \{P(.); \bar{P}(.)\}$
- b) $\iota(X) \longrightarrow \{P^0(.); \bar{P}^0(.)\}$

Ces opérations ont pour rôle d'inscrire un "prédicat de discours", de même que les opérations précédentes inscrivaient un "objet de discours". Mais un prédicat n'est pas un objet, et c'est de cela qu'il faut rendre compte.

Le signe X joue le même rôle que pour a; le prédicat a aussi un contenu préconstruit, grâce auquel peuvent être reconnus les objets auxquels il est attribuable (son "champ"). Et, de même que les objets, les

prédicats sont récurrents (classes ouvertes, modifiables, engendrées en cours de discours). On peut donc en traiter aussi en termes météorologiques ({...}).

Le schéma $P(\cdot); \bar{P}(\cdot)$ représente formellement la fonction "prédicat de discours", par opposition à celle d'objet. Le nombre des arguments de la relation n'étant pas fixe dans le discours -et au niveau de généralité où sont définies ces deux opérations- nous ne mettons qu'une contrainte à ce nombre: que $P(\)$ contienne au moins une place: le prédicat, quelle que soit sa composition interne, est toujours l'"autre" d'au moins un thème (un objet). (Ex.: $P(\cdot)$ représente aussi bien: ...est bleu; ...coule; ...est un fleuve; ...arrose l'Égypte; ...arrose...de son eau fertile; ...arrose). De plus, l'inscription du prédicat est polarisée (être bleu / ne pas être bleu), ce qui permet de représenter son rôle catégoriel (système de prédicats, possibilité de rapporter l'objet à autre chose que lui). Toute détermination est négation, et réciproquement: dire de quelque chose qu'il est bleu, par exemple, c'est dire qu'il est ce que n'est pas ce qu'il exclut -détermination interne; mais c'est dire aussi qu'il n'est pas ce qu'est ce qu'il exclut -détermination externe.

L'écriture P^0 représente un prédicat complexe, et o indique la place d'un "objet apparent", c'est-à-dire un objet qui n'est pas en fonction thème. C'est le seul point par lequel les opérations η et ι diffèrent entre elles. ι engendre ce qu'on peut appeler un prédicat "attaché" d'un objet, et par conséquent offre la possibilité, dans certaines conditions, de "détacher" cet objet par l'opération d'objet $\bar{\iota}$.

Exemple: "Je cherche un appartement. Il a une cuisine et trois pièces"(?)
Il devrait avoir..."

On voit que le passage d'une situation non distributive à une situation distributive n'est possible dans ce cas qu'en "changeant de monde" (une situation est distributive s'il est possible d'en énumérer extensivement les éléments). La distinction entre les deux opérations a pour but de rendre possible une articulation entre des modes différents d'analyse du réel, donc de concevoir corrélativement des schémas prédictifs différents.

Cette représentation encore grossière repose sur des hypothèses d'ordre cognitif que nous ne discuterons pas ici. Mais celle qui nous a conduit à remettre en cause l'extériorité réciproque des objets et des prédicats "de discours" repose sur une conception de la prédication elle-même. Objets et prédicats sont le produit d'une abstraction

opérée à un autre niveau.

C. Détermination

Soit $\delta(A; \pi) \longrightarrow \mu_{\pm} \pi(A)$

L'opération δ , dite de détermination, s'applique à A , qui désigne le produit de l'une quelconque des opérations de construction d'objets, et à π , qui désigne le produit de l'une quelconque des opérations de construction de prédicat. L'opération δ est une poly-opération, car elle associe à tout couple $(A; \pi)$ simultanément un élément dans plusieurs ensembles disjoints:

- δ instancie, par un objet au moins, les places inscrites dans le prédicat,
- elle sélectionne au moins une valeur dans le couple polarisé P/\bar{P} , soit:
 $+$, $-$, \pm ,
- elle introduit une modulation de la liaison entre π et A , que nous appellerons modalité de re: $\mu_0, \mu_1, \dots, \mu_n$

Exemples: "Newton est croyant"

$\alpha(X) \longrightarrow \{\text{Newton}\} = \text{df } A$

$\eta(X) \longrightarrow \{\text{être croyant } (.); \overline{\text{être croyant } (.)}\} = \text{df } \pi$

$\alpha(A; \pi) \longrightarrow \mu_0^+ \pi(A)$

"Newton est sincèrement croyant"

$\delta(A; \pi) \longrightarrow \mu_1^+ \pi(A)$

"Newton est athée"

$\delta(A; \pi) \longrightarrow \mu_0^- \pi(A)$

"Newton était-il toujours croyant?"

$\delta(A; \pi) \longrightarrow \mu_1 \pm \pi(A)$

Le niveau où opère δ est celui de la prédication, et n'est pas celui de l'énonciation dont nous traiterons sous D. Nous postulons que la distinction entre objets et prédicats "de discours" s'effectue au niveau de la détermination. C'est ainsi que la forme $\{x_1\}$ donnée préalablement à l'objet, ainsi que celle du prédicat par laquelle est indiqué quelque chose et de sa fonction et du schéma prédictif dans lequel il peut entrer, sont une anticipation de leur relativité par rapport au niveau de la détermination. Car conçue comme un tout dynamique, c'est elle qui assigne la fonction A et la fonction π aux éléments qu'elle contient.